

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA FAMILLE

REVUE HEBDOMADAIRE

L'abonnement, qui est d'une piastre (\$1.00) par an, date du 1er janvier. S'adresser, pour tout ce qui concerne la revue, à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, à Joliette, P. Q., Canada.

WIKASKOKISEYIN.

La chose se passe au Nord-Ouest canadien, il y a 20 ans ou plus.

Le Révérend Père Jacombe arrive dans un campement *cris*. Sa tente était montée.

Le grand chef Wikaskokisèyin et les notables du campement se présentent pour lui présenter leurs hommages. Wikaskokisèyin était païen ainsi qu'un grand nombre de ses parents et de ses amis ; plus est, il n'avait que du mépris pour la religion de la robe noire. Il était cependant homme d'honneur, très brave, fort intelligent et singulièrement respecté par les sauvages de sa tribu.

Il entre donc, suivi des siens, et accompagné d'un de ses neveux qui avait la main enveloppée, et qui paraissait bien souffrant.

Après les compliments d'usage, le chef dit au Père : mon neveu est malade, veux-tu le guérir ?

—Le guérir, mais il faudrait savoir ce qu'il a. Du reste, je n'ai guère de remèdes avec moi. Il n'avait à sa disposition qu'un onguent renommé pour la guérison des plaies.

Un des amis du chef, dit alors tout bas à son voisin. "Le Père le guérirait bien si c'était l'un des siens."—Développe ta main, dit le Père.—

Le jeune homme découvrit une horrible plaie. Son fusil lui avait éclaté dans la main, il avait alors attaché fortement son

poignet, et avec son couteau s'était enlevé de la main le peu qui en restait. L'avant bras était affreux à voir. La ficelle, qui en attachait l'extrémité, s'était profondément enfoncée dans la chair blenâtre.

— Je vais te faire mal dit le Père ; est-tu capable d'endurer.

— Y penses-tu, capable d'endurer ! dit le chef, lui qui n'a pas eu peur de s'enlever la main.

Ces paroles relevèrent le courage du jeune homme. Le Père fit alors une incision, rejoint la ficelle et l'enlève, puis lave la plaie de son onguent, l'enveloppe et défend à tous de toucher aux bandelettes. Pendant 15 jours, il fut, 2 fois le jour, voir son malade, lavant la plaie et usant toujours son onguent.

Le médecin de la terre mettait sa confiance dans le médecin d'en haut, et le médecin d'en haut ne trompa point cette confiance.

En effet, 15 jours après le premier pansement, le Père put faire voir au chef que le bras de son neveu était guéri.

Le soir du même jour, le Père selon son habitude, sonne la clochette pour appeler ses fidèles à la prières. Il était revenu à l'intérieur, lorsque la tête de Wikaskokisèyin se montre tout à coup à l'ouverture de la tente.

— Puis-je entrer.

— Certainement,

Et, le chef entre, suivi de 40 de ses principaux guerriers.

Le Père le fait placer à sa droite.

Tout le monde était réuni.

Père, dit le guerrier : "Veux-tu que je dise un mot.

— Parle.

— Wikaskokisèyin s'avance et dit : "Mes amis" vous savez que j'ai souvent parlé contre la religion du père, et que j'ai toujours eu du respect pour le Manitou ; eh bien, maintenant (il frappe le sol de son pied), je mets tout cela sous mon pied, et je demande le baptême du Père.

Grande fut la joie du Père, et des convertis. Le baptême fut cependant remis à plus tard, afin que le guerrier pût s'instruire suffisamment.

C'était une grande victoire pour la religion, dans ce pays car cette conversion devait lui emmener un grand nombre d'autres.

C'est ainsi que Dieu conduit doucement à la guérison de l'âme par celle du corps : grâce extérieure qui ne fait que marquer de plus en plus, sa bonté.

La prochaine fois, nous vous raconterons une épisode intéressante dont Wikaskokisèyin fut le héros.

F. A. BAILLAIRGÉ.

L'AMEUBLEMENT DE NOS MAISONS.

COMMENT UNE MAITRESSE CHRÉTIENNE DOIT ORDONNER LA DISTRIBUTION ET L'ORNEMENT DES APPARTEMENTS.

VI

La chambre du jeune homme

Dans la chambre du jeune homme, nous voudrions un ameublement tout à fait *sui generis*. Donnez-lui ce qu'exigent la santé, ses études et un peu ses goûts ; mais, de grâce, que le lit ne soit ni trop fourni, ni délicat ; pas de sièges luxueux ; rien, en un mot, qui lui donne des habitudes de mollesse, ou qui l'accoutume aux aises de la vie. Son ameublement, comme tout le reste de son éducation, doit sentir un peu l'austérité. Il faut à cet homme de quinze ou de dix-huit ans, quelque chose du spartiate des beaux siècles de la Grèce, ou du romain des premiers âges ; ou plutôt, il faut à cet homme, dont la mission sera ici-bas, le labeur, le dévouement, le courage, la force, la constance ; il lui faut toute la dignité de la vie chrétienne, qui lui demandera comme à toutes les âmes, de se renoncer sans cesse, de porter sa croix chaque jour, de se mortifier, de réduire son corps en servitude, toutes choses dont l'affection aveugle des parents, ne saurait le dispenser, non plus que le chiffre de leur fortune, et qui seraient de sa vie un supplice, ou, ce qui est pire, une inutilité, s'il ne vivait déjà, comme nous l'avons dit, malgré l'opulence, en compagnie d'une certaine austérité.

D'autre part, il lui faut quelque chose qui lui rappelle, sans

cesse, la vocation spéciale à laquelle il se destine : S'il doit être soldat, par exemple, s'il doit devenir un brave,— ce qui convient si parfaitement à l'esprit chrétien, que l'on a tout dit d'un homme, quand on a prononcé qu'il est un *brave chrétien*,— placez deux armes aux côtés de son Crucifix ; qu'il ait quelques scènes de nobles et glorieuse batailles. S'il dresse des plans de campagne, s'il construit des machines de guerre, ne lui reprochez pas trop de laisser un peu de désordre dans sa chambre : ici, c'est de l'art. A la guerre comme à la guerre !

S'il aspire aux gloires de la science, joignez, à la même austérité de vie, un autre soin qui est de la plus grande importance. Chargez de gros livres les rayons de sa bibliothèque ; plus ils seront sérieux, épais, poudreux, plus il s'accoutumera aux graves préoccupations de la pensée. Mais n'allez pas vous plaindre si vous retrouverez, ouverts, des livres sur toutes les chaises, des papiers entassés sur tous les coins de son bureau, parfois un encrier renversé ; tout cela, c'est la science ! On n'a jamais fait un solide penseur, un vrai philosophe, sans ces petites licences.

H. CHAUMONT, ptre

SOMMES-NOUS RICHES ?

(NOUVELLE)

V

LA SAINTE LUCE.

Rien de délicieux comme un tête-à-tête quand on s'aime bien, et que, douze mois durant, on a soupiré à travers mille obstacles après cette heure d'intimité. Antoinette en était là. A peine si l'on avait les yeux ouverts, que déjà elle disait :— Maman, quand donc lirons-nous ?

Tout ce qui est bon se fait attendre, c'est pourquoi il était au moins midi quand Madame de Ligny dit enfin :

— Viens dans ma chambre, nous allons nous enfermer pour que personne ne nous dérange, et nous lirons.

On s'installa, et lorsque l'agenda fut entre les mains de la petite fille, sa mère lui dit :

— Tu ne te doutes pas de quelque chose ?

— Quoi donc, maman ?

— C'est que, moi aussi, j'ai pris des notes.

— Oh ! vous me lirez !

— Certainement ; commence.

Antoinette, avec toute la gravité imaginable, ouvrit l'agenda et se mit à lire :

10 *Janvier*. — "J'ai passé la journée avec Claire....."

— Maman, il ne faudra pas vous étonner si mon agenda dit tantôt blanc, tantôt noir. J'ai écrit ce qui passait par ma tête, et je me suis aperçue plus tard que j'ai pensé un jour une chose, et un autre jour tout le contraire. Cela tient à mon âge, n'est-ce pas ?

— Oui, ma fille, sois sans inquiétude, rien ne m'étonnera ; j'ai eu treize ans, comme toi, et même douze.

— Tant mieux ! je recommence.

" J'ai passé la journée avec Claire. Que ses étrennes sont belles ! qu'elles ont dû coûter cher ! Comme tout est beau chez elle ! Et pourtant, elle n'a pas l'air d'être aussi heureuse que moi. Son papa ne l'appelle jamais " Fillette " comme le mien m'appelle ; il n'est pas très aimable. Sa maman est bien bonne, mais Claire ne trouve pas que le meilleur plaisir soit de causer avec elle. Je crois que, malgré tout, j'aime mieux être à ma place qu'à la sienne. Et puis quelle différence ! — Elle est toute seule. Moi, j'ai un grand frère qui ne me taquine presque plus depuis qu'il prépare son examen ; j'ai deux sœurs de seize et dix-sept ans, et mon petit Emile qui amuse toute la maison. Nous n'avons rien d'aussi beau que notre cousine, mais nous sommes plus gaies : papa prétend que la gaieté vaut une fortune.

" Il paraît d'ailleurs que les richesses n'empêchent pas de s'ennuyer, car M. d'Arthey disait hier à table que Paris l'as-

somme et la campagne aussi. C'est singulier ! Papa nous disait encore l'autre jour qu'il pourrait vivre partout et s'arranger de tout, pourvu qu'il eût avec lui sa femme et ses enfants et qu'il travaillât. Décidément je n'aime pas beaucoup notre cousin d'Arthey ; j'aime cent mille millions de fois mieux mon petit papa !.....

20 *Janvier*.—“Ils sont contents dans la mansarde ! Maman a eu la patience de raccommoder un ancien pantalon à Edouard, devenu trop court pour lui, et nous l'avons porté à Ludovic. Notre boulanger fournira du pain à crédit jusqu'au rétablissement du pauvre malade ; ainsi ils n'auront plus d'inquiétude. Mariette se sert de mon ancienne boîte à ouvrage que je trouvais laide et qu'elle trouve jolie. Quand nous sommes arrivées, tout le monde était triste ; quand nous sommes parties, on était consolé... Ah ! je m'étais bien trompée ! Non, nous ne sommes pas pauvres ; nous avons ce qu'il nous faut, et il nous reste assez pour que toute une famille reprenne du courage... Je suis contente, moi aussi, oh ! bien contente.

9 *Mars*.—“Il pleut depuis huit jours, nous ne sortons presque pas. Qu'ils sont heureux, les enfants riches ! ils s'amuse cent fois plus que nous ! J'en vois passer tous les jours dans de belles voitures fermées ; ils ont l'air de petits princes !

Mon cher Emile a été bien grondé hier, parce qu'il a cassé son assiette en la jetant en l'air comme sa balle ; papa lui a ôté son dessert. Le cher petit a bien pleuré ; papa a dit que ses larmes n'étaient pas d'or. Quand les enfants riches cassent leur assiette, on n'y fait pas attention. Claire a bien raison de dire qu'elle ne pourrait pas s'accoutumer à une existence étroite. Moi, il faut bien que je m'y accoutume ; mais je ne serai pas heureuse quand je serai grande.

15 *Mars*. — “ Claire est venue nous voir. Quelle jolie robe elle avait, et comme les nôtres paraissaient laides ! Mes sœurs ont toujours autour du cou leur ruban bleu qui commence à passer ; Claire change de tour de cou tous les jours, à peu près ; elle en a au moins quinze ! Il est question d'un voyage en Italie ; est-elle heureuse !

“ Nous ne voyageons jamais. On dit que nous sommes trop nombreux, et que se déplacer coûterait trop cher. Il faudra donc voir toujours la même chose : l’homme à la hotte qui passe tous les matins à huit heures ; la marchande de mouron à midi ; la grosse voiture du farinier, qui s’arrête en face du boulanger ; puis des gens qui vont et viennent, et des chevaux qui trottent. Ne pas voyager ! c’est bien triste ! Ah ! je savais bien que nous n’étions pas riches, mais pas du tout, pas du tout...

18 Mars.—Je suis maussade. Maman ne veut plus m’emmener quand elle va visiter la famille Du Bois, parce que je fais mal mes devoirs, et que deux fois j’ai mal répondu à papa..... Il faut convenir aussi que notre vie n’est pas agréable. Ici, tout est ennuyeux. D’abord, notre appartement est beaucoup trop petit ; Claire l’appelle une coquille de noix, et elle a bien raison. Mes sœurs n’ont qu’une chambre pour elles deux ; mon frère couche dans le salon, et travaille dans le cabinet de papa ; on me fait mon lit tous les soirs dans la salle à manger ; quel ennui ! Je sais bien que je suis comme chez moi dans la chambre de mes sœurs, et surtout dans celle de maman ; malgré cela, c’est fort gênant, et toutes ces gênes ne viennent que de ce qu’on n’est pas riche, c’est bien dommage !

20 Avril.—Dans quinze jours, Claire part pour la campagne. Elle est bien heureuse ; elle y va tous les ans ; elle y passe tout l’été. On dit que leur habitation est magnifique. Ils ont vingt chambres à coucher ! Vingt chambres... et moi je couche dans la salle à manger. Il paraît que le parc est magnifique. Oh ! si nous avions un château et un parc ! Mais non, il faut avoir pour promenade éternelle les rues, les Champs-Élysées, les Tuileries, les boulevards, quelquefois le bois de Boulogne, rarement. Ma mauvaise humeur augmente. Si nous étions riches, je serais toujours aimable ; d’abord j’aurais ma chambre, et puis on se donnerait du plaisir souvent, très souvent, pourquoi pas tous les jours ? Ce serait si facile !

2 mai. — “ Je suis convenue avec maman que j’ai été détestable depuis près de deux mois ; elle m’a promis de l’oublier, et de me prendre encore pour compagne, à mon tour, quand elle ira voir les pauvres. Pourquoi donc ai-je été si mauvaise ? Papa dit que si tout le monde en faisait autant dans la même semaine, il déserterait la maison... J’ai une espérance, une belle espérance ! Ma cousine d’Arthey a demandé à mes parents de m’envoyer passer quelque temps à la campagne, et l’on a répondu : — *Nous verrons.* Quand les parents

commencent par dire ces deux mots-là, ils finissent presque toujours par faire ce que les enfants veulent.

8 *Mai*—J'ai été voir Mariette. Son père travaille et ne boite plus ; il aura bientôt fini de payer le boulanger. Ludovic a encore grandi ; et les *petites* ont meilleure mine. On dirait que tout va bien, et pourtant maman ne les abandonne pas ; elle y retourne de loin en loin, pour achever, dit elle, ce qu'elle a entrepris. Ils ne se plaignent pas et se contentent vraiment de bien peu de chose. Mariette me disait hier qu'elle se trouve trop heureuse en comparaison de *la petite bossue*. Je lui ai demandé ce que c'est que la petite bossue ? C'est une fille de dix-sept ans qui en paraît douze. Elle demeure dans le même corridor que Mariette, la porte à côté. Sa mère est morte il y a deux mois. Depuis ce temps, elle vie toute seule dans sa chambre, sous la protection de la famille Dubois. La pauvre orpheline fait des calices de roses pour un fleuriste qui la menace sans cesse de ne plus lui donner d'ouvrage parce qu'elle n'en fait pas assez. Ce n'est pas de la paresse ; elle travaille peu, parce que souvent elle étouffe et que son déjeuner ne passe pas. Maman a voulu la voir, mais elle était sortie.

20 *Mai*—Nous avons vu la petite voisine de Mariette. Elle était devant une table de travail, entourant de coton une quantité de petits bouts de fil de fer, et les barbouillant ensuite d'une couleur verte. Mademoiselle Dorothée (on l'appelle ainsi quand elle est là ; quand elle n'y est pas, tout le monde, excepté maman, dit *la petite bossue*.) Mademoiselle Dorothée a une figure douce ; elle est grande comme moi tout au plus, souvent malade et ne peut parler de sa mère sans que la voix lui manque. Sa chambre est bien tenue ; il y a une assez jolie commode, une belle pendule, et avec cela des chaises à moitié cassées. On dit qu'autrefois les parents faisaient un petit commerce qui leur donnait de l'aisance. Quand le père est mort, le commerce a été fini.

Une chose bien triste, c'est que cette pauvre fille, qui pleure sa mère, est habillée tout en bleu, parce qu'elle n'a qu'une robe ! Comme sa mère n'en avait qu'une aussi, qui était noire, Mademoiselle Dorothée la garde pour le dimanche et pour aller reporter son ouvrage chez le patron.

La famille Dubois l'aide tant qu'elle peut. Quand elle n'a pas pu faire beaucoup de calices, on lui dit : "Venez donc ranguer la soupe avec nous, il y a le pot au feu." Comme c'est bien de lui dire ça !

Mme DE STOLZ.

A ROME : PAR CI PAR LA

CHAPITRE HUITIÈME

Mercredi, 9 avril. — Je vous écris de la chambre de M. Cousineau. M. Cousineau est allé chanter quelque part, dans un couvent. Comment employer mon loisir mieux qu'en vous écrivant.

Quand je suis arrivé à Rome, j'ai dit : " Il faut que j'apporte des reliques, j'en veux au moins une centaine ". On s'est mis à rire de moi. " Si vous en obtenez dix, vous pouvez être content, on est devenu très difficile sur ce sujet. Ta, ta, ta ! Vous ne connaissez pas ce que c'est qu'un canadien, qui a la tête dure. Je vous dis que j'arriverai à mon cent. "

J'étais décidé à remuer ciel et terre, sans faire de bruit. Je dis que je passerais de place en place le mercredi de Pâques pour faire ma collecte, employant plus de douceur que d'instances pressantes. Or j'arrive de ma cueillette. Imaginez que je dépose précieusement au fond de ma valise 80 reliques bien comptées, sans parler des 7, que je donne à M. Cousineau.

En tête se trouve St-Lin, accompagné de cinq apôtres : Pierre, André, Jacques-le-mineur, Mathieu et Barthélemy. Une partie du ciel y passe : SS. Joseph, Jean Baptiste, Charles Borromée, François de Sales, Philippe de Néri, François Xavier, Ignace, Jean Chrysostome, Basile-le-grand, Grégoire-le-grand, Denys l'Aréopagite, Léonard de Port-Maurice, Bonaventure, Cécile, Pudencienne, Laurent, Valérien, Jean Népomucène, Paul de la croix, Hélène, Thomas d'Aquin, Camille de Lellis, Joseph de Cupertino, Fabien, Polycarpe, Françoise romaine, Boniface, Bibiane, Barbe, Sylvestre, Sabine, Emérentienne, Ursule, Apolline, Eugénie, Valentin, manteau de Ste-Anne, de St-Joseph, de la Ste-Vierge. Enfin il serait trop long d'énumérer, puisque j'en ai 80, plus cinq que j'avais déjà, 85. Il pourrait bien se faire que je m'en procurerais encore une trentaine. Vous voyez d'ici la belle richesse que nous pourrions déployer en certains jours. Ces reliques sont toutes cachetées,

scellées et authentiques. Nous ferons faire de grands reliquaires, disons par exemple, un pour St-Lin, un pour les Apôtres, un pour les femmes pieuses comme sainte Anne, Françoise romaine, un pour les petites vierges comme Cécile, Emérentienne, Pudentienne, un pour les papes, un pour les martyrs.... enfin je suis comme Perrette, je les ai déjà, mes reliquaires. Je vais tâcher que, chemin faisant le lait ne tombe pas par terre. Dans tous les cas, bien peu d'églises auront autant de saints dans leur trésor. La plupart de ces reliques sont *ex ossibus*. Dans vos annonces, si la chose peut venir naturellement, et vous êtes capable de faire venir la *nature* de la chose, dites-le, s'il vous plait, aux paroissiens.

J'oubliais, dans ce calcul, les trois reliques que je me suis procuré à St Philippe de Néri (*chiesa nuova*). Dans quelques jours, je ferai une nouvelle cueillette.

Jeudi, 10 avril.— Comme je descendais au dîner, une lettre de St. Lin. Je n'avais pas le temps de la lire à tête reposée, j'allai manger le souper. Après-dîner j'avais un rendez-vous avec un homme important que je ne voulais pas faire attendre. Je mis le précieux dépôt dans ma poche, et partis. L'entrevue finie, il me fallait aller à la Banque, sur la rue des Condotti, de suite afin de ne pas laisser passer l'heure du bureau. Car de l'argent, il m'en faut ; je dépense à peu près cent piastres par mois. Et ce mois-ci, à cause de l'impression de mes mémoires, absorbera bien deux-cents piastres ; tout cela, avec les dépenses de ma maison à St-Lin, en vérité j'ai besoin d'une banque bien foncée. Tout de même, ma chère mère, ne craignez rien, je suis au-dessus de mes affaires. De chez M. Alexandro Spada, je passai à la rue voisine, Frattina, pour acheter du papier ; j'en fais une consommation considérable ; et je me procurai de belles grandes enveloppes, dont je vous envoie un échantillon aujourd'hui. Mais enfin, il faut lire cette lettre, il faut lire cette lettre, il est trois heures. Je me réfugie dans l'église la plus voisine que je trouve ouverte, la chapelle des Pères du S. Sacrement sur la place S. Claude. Mais le Saint

Sacrement est exposé, il faut bien commencer par lui. Et retiré dans un petit coin, ayant déposé mon paquet et mon parapluie sur une chaise, je récitai Breviaire. Puis sous le regard de Jésus, je lus la lettre du 26 mars. Voyez si on prend des précautions pour ne pas gâter son repas intellectuel, pour ne pas nuire à la digestion mentale, et pour pouvoir déguster les gâteaux littéraires, qui nous arrivent de si loin, encore tout chauds de vérité et de sentiment.

Vendredi, 11 avril. — Les bonnes choses se pressent et se suivent. Encore une lettre de vous, mère, et une de M. Payette. Le vôtre est du 25, c'est-à-dire qu'elle m'arrive après celle du 26 ; peu importe, pourvu qu'elle arrive. Je crois avoir reçu toutes vos lettres. La poste sait bien qu'elles me sont agréables. elle n'en a pas de doute, elle. Dans tous les cas j'en suis, de votre plume, à la cent-soixantième page. De ce train là, au retour, j'aurai un joli petit volume, émaillé de mille choses pas pareilles, mais toutes aussi plaisantes les unes que les autres. — J'arrive du Crédit-Foncier italien, où j'ai retiré deux-cents piastres. J'avais oublié de vous dire hier que M. Alexandro Spada est tombé en déconfiture ; cela ne me regarde pas. Mon argent est sur la Banque d'Épargne de Montréal, et tant que celle-là ne fera pas banqueroute, je suis bon. M. Spada demeure, 21 rue des Condotti. J'arrive, la porte était fermée. Oh ! "C'est peut-être numéro 31, j'aurais oublié." Le numéro 31 est une vendeuse de fruits. "Ah ! alors c'est 41." 41 est un pâtis-sier. "Serait-ce 51." Je m'y rends. Il n'y a pas de numéro 51. Je reviens à ma première idée, c'est toujours la meilleure. J'étais à examiner les lieux lorsqu'un Monsieur se présente : "Que cherchez-vous ? — M. Spada. Est-ce vous ? — Non, grand Dieu, et je ne le voudrais pas. Il est tombé en *breckan-dowille*." Dorénavant je tirerai sur le Crédit Foncier français.

À vous maintenant, mon cher ami. Pour les paiements de la Brasserie, vous avez fait justement ce qu'il fallait faire, ce que devait faire un homme d'affaire. Voilà bien du *faire*. Non-seulement la fabrique ne perd pas une piastre et quelques cents, elle est gagnante, peut-être d'une dizaine de piastres, sans compter que : un je tiens vaut mieux que deux tu l'auras.

Le ROMAN d'une SŒUR.

PREMIÈRE PARTIE

MARTINE.

(Suite)

“ Quant à mon père, il ne peut parvenir à surmonter l'abattement où l'a plongé notre malheur. Rose est bien. Moi je reprends mes forces à vue d'œil. Ce n'est cependant pas le chagrin qui me manque !... Je me trouve si seule, si désolée !..

“ Au revoir ! André ; je ne veux pas vous attrister davantage. Vous aurez assez de peine sans que j'y ajoute rien... je vous renouvelle cependant ma prière de m'envoyer une prompt réponse... Mais je me rassure : vous êtes trop bon pour me faire attendre quelques mots de consolation !... ”

Ce fut avec un violent serrement de cœur que je jetai cette lettre à la poste. C'était plus fort que ma volonté. Je craignais, malgré mon apparente confiance, qu'aucune consolation ne me vint de la part d'André.

Toute une semaine se passa ! Le dixième jour, seulement, je reçus la réponse suivante : elle était d'une écriture inconnue.

“ J'ai été foudroyé, Martine. Ces deux catastrophes imprévues m'ont tué. Quoi ! vous avez perdu votre admirable mère ! vous ajoutez que ma *belle fiancée* n'existe plus, que la petite vérole a *brutalement* détruit ces *traits adorables*, qui la rendaient *l'idole de tous*. Cela n'est pas possible ! Vous vous jouez de la douleur que j'éprouverais si cette *horrible nouvelle* était vraie ! Pourtant, Martine, je veux vous consoler. Admettons que vous ne soyez plus le *prodige de beauté*, dont j'aimais à retracer à mon souvenir la *séduisante image* ; vous serez toujours, du moins, la *parfaite jeune fille* (la bonté et la douceur même), à laquelle j'ai consacré ma vie. Combien je voudrais

être près de vous pour unir mon désespoir au vôtre. Hélas ! un cruel espace de quatre longues années nous sépare encore !

“ C'est donc bien vrai que ni mon père, ni le vôtre, ne peuvent abrégér cette affreuse épreuve ?

“ Oh ! Martine, Martine, je pleure ! Je ne *connaîtrai plus la joie*, jusqu'au moment où, rappelé près de vous, je pourrai voir par mes yeux que vos craintes étaient vaines, que ma fiancée a recouvré son *idéale beauté*. Je veux espérer que votre prochaine lettre m'apportera un peu de courage dont j'ai grand besoin.”

Quelques lignes ajoutées au bas de cette incroyable lettre, me donnèrent la clé de son étrangeté.

“ Souffrant depuis quelques jours, mon ami André, que j'aime comme un frère, m'a prié, Mademoiselle, de vous répondre. Avec quel empressement j'ai rempli cette mission ? C'est aussi bien sincèrement que je vous supplie, Mademoiselle, de ne pas vous préoccuper de la santé d'André. Il n'est point alité et ne souffre, je vous l'atteste, que d'une simple indisposition.

“ Croyez-moi, Mademoiselle, de tous vos serviteurs, le plus respectueux, le plus obéissant, le plus dévoué.

“ Alfred DESBUISSONS.”

La première impression causée par cette lecture fut la stupeur ; la seconde, une vive tristesse. André n'était qu'indisposé, son ami le disait formellement et il n'avait pas daigné m'écrire lui-même quelques lignes ! Il avait laissé ce soin à un autre, sans prendre la peine de le surveiller. Autrement n'eût-il pas deviné la souffrance que cette lettre grotesque allait me causer.

L'affection d'André s'était bien vite dissipée ! Six mois à peine après son départ, il avait prouvé son égoïsme. Et moi qui n'étais occupée que de lui ; moi qui comptais les jours, les heures qui nous séparaient ; moi qui venais d'être accablée si soudainement, si terriblement, je ne recevais rien de lui..., il n'avait pas trouvé un mot du cœur pour compatir à ma souffrance !...

Je crois vraiment que, pendant un jour entier, je vis André tel qu'il était : égoïste avant tout...

Mais je l'aimais, je l'aimais sincèrement, et l'affection vraie s'ingénie à trouver des excuses aux actions les moins excusables. Je me rattachai bien vite à l'idée qu'André était malade.

— Il doit être fort souffrant, pensai-je. Autrement il n'aurait point laissé son ami m'écrire ainsi. Il a été convenu entre eux que l'on n'avouerait qu'une simple indisposition, afin de m'éviter un nouveau chagrin. Oui, oui, il doit être bien malade ; comment connaître la vérité ?

Déjà je songeais à m'adresser au colonel d'André, lorsque je reçus une nouvelle lettre.

André s'excusait, il regrettait d'avoir été obligé d'envoyer l'absurde lettre (c'était son expression) de son ami ; mais, très-souffrant, il avait craint de ne pouvoir écrire de longtemps. En quelques mots touchants, il me disait combien la mort de ma mère l'avait attristé.

Il protestait ne point s'arrêter au changement de mes traits. Je serais toujours pour lui la Martine d'autrefois, parce que, avant de m'aimer pour ma beauté, il avait admiré mes rares qualités.

Mes rares qualités ! Oh ! j'avais, un instant, calomnié André. Il m'aimait sincèrement.

Sa lettre, fort courte pourtant, me rendit le calme, la confiance. Combien je désirais qu'une circonstance heureuse abrégât le temps de l'exil d'André !

XI

Un nouveau malheur hâta ce retour si désiré. Le père d'André, souffrant depuis quelques mois, fut frappé d'une attaque de paralysie qui le rendit incapable de quitter jamais son lit. Un tel état de chose, constituant André seul soutien de ses parents, l'exemptait du service militaire. Les formalités nécessaires ne furent pas trop longues ; le moment du retour arriva.

C'était une après midi froide et sombre de la fin de novembre. Dix fois, depuis une heure, je m'étais mise à la fenêtre, croyant

toujours avoir entendu le pas d'André. Dix fois aussi, je m'étais placée devant le petit miroir de ma chambre. Je voulais essayer de deviner quelle impression je causerais à André. J'étais si peu semblable à la Martine qu'il avait connue ! Son premier regard me serait pénible, sans doute, mais le second !...

J'attendis ainsi, trompant mon anxiété. J'attendis jusqu'au soir... La nuit était venue. André n'avait pas encore paru. Le bruit des roues d'une voiture se fit entendre. Je ne me dérangeai point, supposant simplement qu'un voyageur passait. Je croyais qu'André viendrait à pied de Monfort, comme il l'avait fait tant de fois.

Je m'étais placée à une petite table de travail. Rose, assise près de moi, m'aidait à coudre je ne sais quel objet ; une exclamation me fit lever la tête : André était devant nous !... La lumière de la lampe tombait claire et vive sur ma sœur et sur moi. D'un coup d'œil, André avait pu juger du changement qui s'était opéré en moi... Je me levai frémissante et tendis la main...

André avança lentement... bien lentement... il prit ma main et la laissa retomber aussitôt !...

Rose poussa un cri joyeux :

— Ah ! vous voilà, s'exclama-t-elle ; mais comment avez-vous fait pour n'avoir point été entendu par Martine qui depuis ce matin, vous guette avec tant d'impatience !

— Rose ! dis-je, fâchée de son indiscrétion.

— Comment tu me grondes ! Quel mal y a-t-il à ce que je dise la vérité à ton *promis* ? Il ne peut qu'être flatté de ta sollicitude !...

Rose parlait d'un ton gai et ouvert qui allait bien à sa physionomie mutine.

— Vous avez raison ! dit André.

Il s'assit en face de nous, un silence pénible suivit. Le cœur gonflé, je ne trouvais pas une parole et André, les yeux baissés semblait s'absorber dans une préoccupation profonde. Rose rompit encore gaiement ce silence.

— Eh quoi ! dit-elle, vous ne trouvez rien à dire l'un à l'autre après trois années de *triste séparation* !

— Oh ! m'écriai-je involontairement, ce n'est pas, cepen-

dant, les sujets de conversations qui nous manquent !...

André leva les yeux et les abaissa aussitôt.

— Vous avez toujours raison, Martine, dit-il ; mais, voyez-vous, j'ai tant souffert à mon retour ici que, malgré ma volonté je ne puis me retrouver moi-même. Ah ! c'est affreux de s'éloigner ainsi ! Je reviens, que trouvé-je ? Mon pauvre père cloué, pour le reste de sa vie, sur un lit. Votre mère, si bonne disparue... et vous, Martine...

Il s'arrêta vivement. Je repris un peu courage, la sensibilité qu'il venait de déployer me ranimait.

— Et moi, achevai-je, tellement changée que vous avez peine à me reconnaître. Je suis devenue bien affreuse, n'est-ce pas ?

— Affreuse !... Non...

Un nouveau silence suivit. Je sentais se perdre le courage que j'avais recouvré et je souhaitai un moment (combien il fallait que je souffrisse pour cela), je souhaitai n'avoir jamais connu André.

Mon père arriva. Il embrassa cordialement le voyageur et l'invita à partager notre repas du soir. André s'excusa, disant qu'il avait promis à son père de rentrer. Quelques mots sans portée furent encore échangés, un instant après nous nous quittions. Je me hâtai de rendre à mon père les petits services auxquels il était habitué. Puis, laissant Rose lui tenir compagnie, je me retirai presque aussitôt dans ma chambre.

Je m'assis près de mon lit, j'y appuyai la tête. Un sanglot convulsif secouait ma poitrine, mais je ne pleurais pas. Ma pensée, absente, ne laissait parvenir à mon cœur qu'un seul mot, un nom : celui d'André !...

Combien de temps restai-je ainsi ? Je l'ignore ; un baiser de Rose me tira de cet état douloureux.

— Ne t'afflige donc pas ! me dit-elle. André t'aime toujours !

— S'il m'aimait, n'aurait-il pas trouvé un mot de consolation à me dire ?

— Que veux-tu ? Il est si accablé lui-même, le pauvre garçon ! Mais tu verras que dès demain, tu le retrouveras bon et aimable. D'abord, s'il n'agissait pas bien, je saurais le faire rougir de sa conduite. Je veux voir ma chère Martine heureuse, elle qui nous a rendu toujours si heureux !

Rose m'embrassait tendrement, et, à sa voix, je laissai de nouveau l'espérance murmurer dans mon cœur...